

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA ROBE ROSE

Ruinés! ils étaient ruinés! Le châteaueu et son mobilier vendus, il leur restait quelques centaines de francs pour venir se réfugier à Paris. Ils étaient quatre: le mari, qui avait cinquante ans et qui paraissait plus âgé, la femme qui en avait trente et qui paraissait plus jeune, un garçon de huit ans, une fillette de six ans. Tous en deuil, en grand deuil d'une sainte femme, la grand'mère de Mme d'Avrilly. Celle-ci, restée orpheline, toute petite, avait été élevée par cette aïeule dont la double maternité l'avait choyée d'une tendresse double, et dont la perte très récente, laissait encore son cœur saignant.

Que venaient-ils chercher à Paris? L'appui d'un ministre qui était leur parent et dont la générosité leur avait été vantée. Comment ne se laisserait-il pas émouvoir par une cause si intéressante, par un vieux nom honorablement porté, par cette jeune femme qui pleurait la mort de sa mère, et qui bientôt, peut-être n'aurait plus de pain à donner à ses enfants?

Et tout d'abord la famille d'Avrilly se crut perdue dans cet immense Paris où elle ne connaissait personne. Les malheureux avaient pris un appartement meublé, presque propre à première vue, mais fané, poussiéreux, désolant.

Les lits étaient étroits comme des cerceaux, il n'y en avait que deux et, le soir venu, Henri couchait sur un matelas, par terre, et Suzanne sur deux fauteuils qui souvent se séparaient, laissant doucement tomber l'enfant dans ses couvertures.

Aussitôt les malles défaits, il avait fallu songer à la visite au ministre et l'on avait demandé une audience, accordée par retour du courrier.

On décida que ce serait Mme d'Avrilly, moins timide et moins découragée que son mari, qui affronterait cette première entrevue, tandis que le père de famille garderait les enfants à la maison. Elle avait promis d'être brave, la jeune femme, mais elle pensa prendre la fuite dès qu'elle eut mis le pied dans le salon d'attente où l'introduisit un vieil huissier à chaîne d'acier, au crâne luisant comme un oignon blanc. Elle voyait avant elle, dans cette vaste pièce, un gros homme qu'on appelait monseigneur, et qui était un prince étranger; un évêque, un général, quelques députés, des préfets, un groupe d'ingénieurs qui discutait un projet de chemin de fer, trois jolies solliciteuses qui bâillaient.

A sa grande surprise, Mme d'Avrilly fut admise après l'évêque et après l'altesse; le ministre voulait sans doute faire preuve d'égards envers sa parente pauvre! Oh! comme elle lui en savait gré! Comme elle se sentait encouragée, confiante, prête à bien expliquer son affaire, sans trouble, sans précipitation. Elle serait écoutée aussi favorablement qu'elle était reçue.

Elle s'avança alors dans le cabinet du ministre, cherchant à reconnaître l'homme au milieu d'une nuée de papiers blancs, lancés en l'air, et qui ressemblait à des colombes sortant des manches d'un escamoteur. C'était bien Son Excellence qui, dans un accès de colère, se livrait à ce singulier exercice. Ah! ce maudit plan! je ne le trouverai donc pas, disait-il avec impatience. Ah! pardon, madame, ma cousine, je crois?

—M. le ministre, dit la solliciteuse, qui tenait à ne pas oublier les formules, j'avais écrit à Votre Excellence.

—Oui, je sais, votre mari a placé, cinquante ans, un âge fâcheux. C'est une inspection qu'il lui faudrait, une bonne sinécure. Mais vous voyez combien je suis débordé; revenez, ou plutôt, envoyez-le-moi. Suis-je assez pressé! Et c'est tous les jours comme cela.

Puis il sonna. L'audience n'avait

pas duré cinq minutes, et la pauvre femme s'était à peine assise.

Le lendemain, ce fut le tour de M. d'Avrilly. Même foule dans l'antichambre, même brièvement d'attente, même personnage agité et pressé. La seconde audience fut exactement la répétition de la première.

—Notre cousin est bien disposé, dit au retour le mari à sa femme, mais il n'a pas une minute à lui. Il s'est excusé de ne pouvoir me parler longuement. C'est désolant! Je lui ai proposé d'aller l'attendre dans sa voiture, mais elle était déjà prise d'assaut par deux députés. Alors il m'a remis ces invitations pour son bal, ajoutant que chez lui, le soir, il pourrait peut-être causer avec nous quelques minutes.

—Un bal. Tu as accepté? Et notre deuil? Tu n'a pas songé à notre deuil, à notre pauvre aïeule?

—Et nos enfants qui mourront de faim, si nous n'avons pas la place? répliqua le mari accablé.

Elle resta silencieuse; elle se sentait à la fois révoltée et vaincue. Aller à ce bal! horreur! Et elle se disait qu'il faudrait pourtant y aller, et que ce calice de plaisir, il faudrait le boire. Et elle admirait comment une fête enviée par tant de femmes pouvait lui apparaître comme le plus odieux des supplices.

Mais Mme d'Avrilly n'avait pas l'habitude de s'apitoyer longtemps sur elle-même. L'intérêt des siens était un ressort qui relevait vite les défaillances de son cœur. Elle prit donc bientôt le parti de se soumettre et d'agir.

Alors se dressa la question de la toilette. Son mari possédait la tenue obligée, l'universel habit noir et la cravate blanche, mais elle, elle n'avait pas même un robe de deuil habillée! Celle qu'elle portait, son unique robe noire, montante et d'étoffe économique, n'était pas seulement une austérité funèbre, déplacé dans une réunion mondaine, elle était défraîchie, à moitié usée, tranchons le mot, elle était sale. Que faire? Quel arrangement inventer? Quelle transaction? Mme d'Avrilly voulut voir si sa garde-robe des temps meilleurs, soigneusement apporté à Paris, lui offrirait quelques ressources, et elle tira d'un cabinet noir les vieilles malles qui la renfermaient. Ses enfants l'aiderent volontiers à cette besogne, et pourquoi ne pas avouer qu'ils s'en amusèrent autant qu'elle en gémit?

Tous trois penchés sur les coffres profonds, ils retournaient en vain les jupes et les corsages superposés, les traînes, étoffe d'antan, gazes popelines, barèges et bazins! Rien n'y représentait le deuil, pas même le demi-deuil; nulle nuance foncée, et le tout passé, frippé, lamentable.

Mme d'Avrilly se désespérait, quand son fils se mit à pouffer de rire. Tout au fond de la plus ancienne des deux malles il venait de découvrir un objet qui lui paraissait vraiment comique, et qu'il se hâtait de montrer à sa sœur. Suzanne en riait, à son tour, et de bon cœur. Leur mère, intriguée, les écarta, plongea la main dans ce fond si divertissant, et en tira tout de suite une pièce étrange, en effet, une robe de sa grand'mère.

Elle l'avait enlevée par le haut du corsage, qui ne faisait qu'une pièce avec la jupe, et, quand elle la posa droite sur le parquet, elle put la lâcher. Grâce à l'épaisse et triple toile qui la doublait, la robe tint debout.

Vraiment, elle semblait habitée, et les enfants étonnés un instant de sa robustesse quasi-fantastique, se mirent à danser autour, en battant des mains. "C'est grand'maman! criaient-ils, c'est elle!"

Mme d'Avrilly les fit taire, et elle ne put s'empêcher d'admirer l'étoffe magnifique qui rayonnait dans la chambre misérable; un lampas d'un rose saumon, brodé de feuillages d'argent. Dans ses plis orgueilleux nichait encore le souvenir des fêtes du directoire avec des reflets de la Révolution.

—Oh! maman, que vous allez être belle là-dedans! s'écria la petite Suzanne.

—Moi, répliqua la mère avec un geste indigné.

Puis, dominant son cœur, et se rappelant bien vite qu'elle était dans les tenailles de la vie, qu'elle n'y était pas seule, et que, coûte que coûte, il s'agissait d'en arracher les siens, Mme d'Avrilly releva la tête et, complétant sa réplique:

—Eh bien, oui, ma Suzanne, s'écria-t-elle, je serai belle là-dedans!

Et, avant la fin de la journée, la robe de la grande-mère fut confiée à une petite couturière, qui la transforma bientôt en chef-d'œuvre tout moderne. Dire le renouvellement de répugnance avec lequel elle fut reçue, malgré son rajeunissement féérique, les pleurs versés en l'essayant, puis, les retours d'énergie, la fièvre croissante du courage à l'approche de l'épreuve, l'entrain désespéré du départ pour l'horrible bal; serait dire ce que chacun a deviné déjà.

Femme et toilette firent sensation au ministère et Son Excellence accueillit sa cousine avec le plus gracieux émerveillement. Mais le mari et la femme constatèrent qu'il était aussi difficile de lui parler dans son salon que dans son cabinet. Ils observèrent deux courants parmi les invités, l'un qui allait au ministre pour solliciter des places, l'autre qui allait au buffet pour manger des gâteaux. Eux, ils se tenaient dans un coin, timides et effarouchés devant cette foule hardie qui enlevait d'assaut le champagne et le personnage officiel. Leur attente prit fin et leur discrétion fut récompensée quand leur cousin vint à eux en souriant:

"Eh bien! leur dit-il, mais vous me voyez tout fier de la parenté! C'est sans compliment, sur ma parole! L'ambassadrice d'Angleterre ne vient-elle pas de m'arrêter pour me demander qui était cette belle personne, qui portait si bien cette si belle toilette? —Ma cousine, milady, ai-je répondu en m'inclinant.—Et la voix me tremblait, je vous jure, car je soupçonnais bien un peu l'effort qu'il avait fallu faire pour l'arborer, cette si belle robe! J'aime les vaillantises, moi, et les vaillantes, et je le prouverai, si..."

Il allait achever sa phrase quand un général étranger, constellé de décorations, s'empara de lui, et les d'Avrilly s'en retournèrent chez eux, partagés entre la tristesse et l'espoir. Dans la voiture, le mari tint la main de sa femme entre les siennes; il la remerciait du sacrifice qu'elle avait accompli jusqu'au bout avec la grâce de tous les hauts dévouements.

Rentrée, elle n'en eut pas moins hâte de quitter sa belle robe et de s'envelopper d'un châte noir pour prier à deux genoux auprès de ses enfants endormis.

Un coup de sonnette à la porte la redressa, elle courut demander ce qu'on voulait, puis elle ouvrit à celui qui se faisait connaître. C'était l'huissier chauve du ministère qui apportait d'urgence un pli de la part du patron, et celui-ci ne devait pas se coucher qu'on lui en eût certifié la remise. L'enveloppe, à l'adresse de Madame

d'Avrilly, fut vite ouverte: elle renfermait la nomination de son mari à un emploi de 6,000 francs, plus la carte du ministre, avec ces mots en pattes de mouche: "Sous la robe comme sous le drapeau, honneur à l'héroïsme!"

PHILIPPE GERFAUT.

LOTÉRIE NATIONALE.

\$30,000

DE PRIX SERONT TIRÉS

LE 20 AVRIL 1887
PRIX DU BILLET, \$1.00

Pour obtenir billets, informations, etc., s'adresser au secrétaire.

S. E. LEFEBVRE,
19 rue St-Jacques.

FEUTRES NOUVEAUX

DERNIERS STYLES DE PARIS,
LONDRES ET NEW-YORK.

VIENNENT D'ÊTRE REÇUS

CHEZ C. ROBERT

Le magasin populaire de chapellerie de Montréal.

PRIX DES PLUS MODÉRÉS

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitre.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

Jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE,
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin, promptitude, et à prix très modérés.

